



ROBIN HOBB

Le Poison
de la vengeance

L'ASSASSIN ROYAL

IV

Pygmalion

Extrait de la publication

**LE POISON
DE LA
VENGEANCE**

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME EDITEUR

LE SOLDAT CHAMANE

La Déchirure (t. 1)
Le Cavalier rêveur (t. 2)
Le Fils rejeté (t. 3)
La Magie de la peur (t. 4)
Le Choix du soldat (t. 5)
Le Renégat (t. 6)
Danse de terreur (t. 7)
Racines (t. 8)

L'ASSASSIN ROYAL

L'Apprenti assassin (t. 1)
L'Assassin du roi (t. 2)
La Nef du crépuscule (t. 3)
Le Poison de la vengeance (t. 4)
La Voie magique (t. 5)
La Reine solitaire (t. 6)
Le Prophète blanc (t. 7)
La Secte maudite (t. 8)
Les Secrets de Castelcerf (t. 9)
Serments et deuils (t. 10)
Le Dragon des glaces (t. 11)
L'Homme noir (t. 12)
Adieux et retrouvailles (t. 13)

Tous ces titres ont été regroupés en quatre volumes :
LA CITADELLE DES OMBRES *, **, *** et ****.

LES AVENTURIERS DE LA MER

Le Vaisseau magique (t. 1)
Le Navire aux esclaves (t. 2)
La Conquête de la liberté (t. 3)
Brumes et tempêtes (t. 4)
Prisons d'eau et de bois (t. 5)
L'Éveil des eaux dormantes (t. 6)
Les Seigneurs des trois règnes (t. 7)
Ombres et Flammes (t. 8)
Les Marches du trône (t. 9)

Tous ces titres ont été regroupés en trois volumes :
L'ARCHE DES OMBRES *, ** et ***.

ROBIN HOBB

LE POISON
DE LA
VENGEANCE

L'Assassin Royal ****

roman

Traduit de l'anglais par
A. Mousnier-Lompré



Pygmalion

**Titre original :
ASSASSIN'S QUEST
(première partie)**

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 1997 by Robin Hobb

© 2000 Éditions Pygmalion / Gérard Watelet à Paris pour l'édition en langue française

© 2008, Pygmalion, Département de Flammarion, pour la présente édition

ISBN : 978-2-7564-0608-4

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

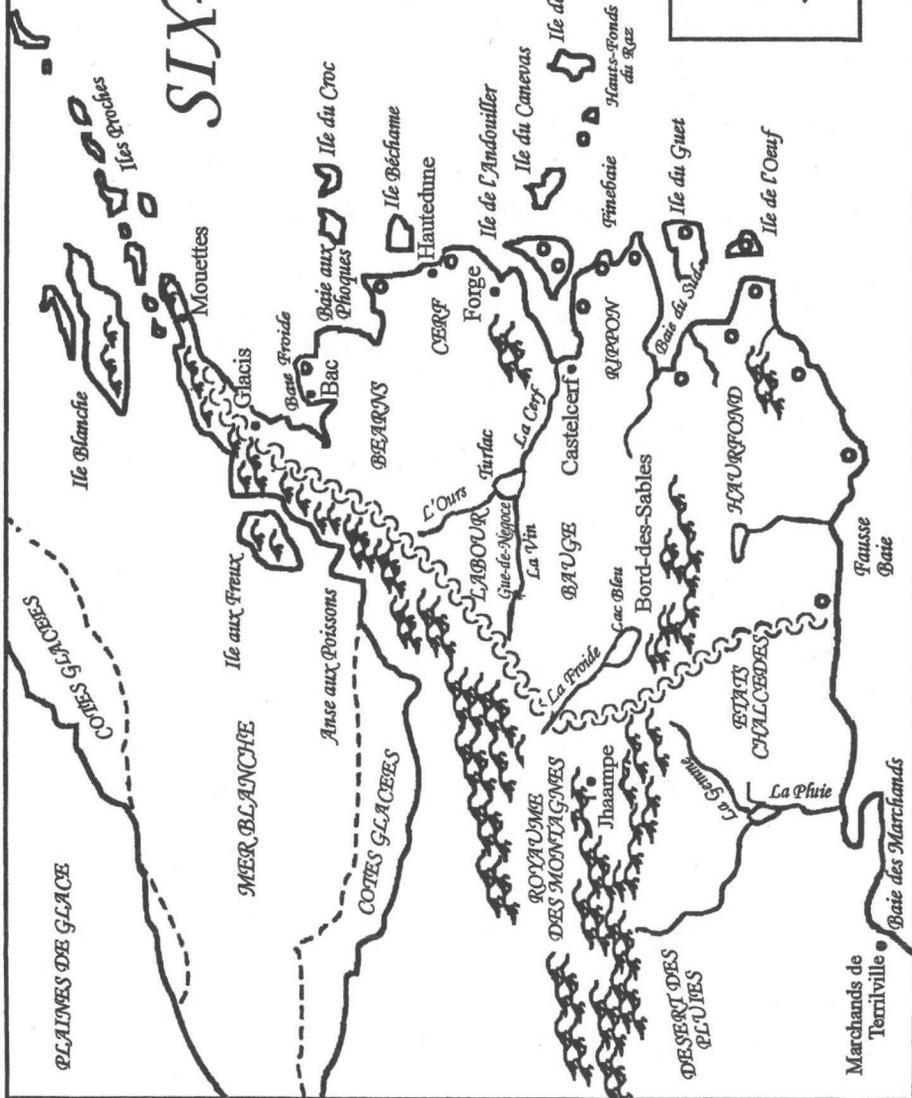
Pour la très réelle Kat Ogden

**Qui menaça, très tôt dans sa vie,
de devenir quand elle serait grande danseuse de claquettes,
escrimeuses, judoka, star de cinéma, archéologue,
et présidente des Etats-Unis.**

Et qui s'approche dangereusement de la fin de sa liste.

Il ne faut jamais confondre le film et le livre.

SIX-DUCHÉS



PROLOGUE

LES OUBLIÉS

Chaque matin, à mon réveil, j'ai de l'encre sur les mains. Parfois je me retrouve le visage appuyé sur ma table de travail au milieu d'un fouillis de parchemins et de papiers. Mon garçon, quand il se présente avec mon plateau, se risque quelquefois à me reprocher de ne pas m'être couché la veille ; mais quelquefois aussi il regarde mon visage et n'ose pas dire un mot. Je n'essaie pas de lui expliquer mon attitude ; ce n'est pas un secret qu'on peut transmettre à un homme plus jeune que soi : il faut l'acquérir par soi-même.

Il est indispensable d'avoir un but dans la vie. Cela, je le sais aujourd'hui, mais les vingt premières années de mon existence me furent nécessaires pour m'en rendre compte, en quoi je ne me crois pas exceptionnel. Cependant, une fois apprise, cette leçon est restée gravée en moi. Aussi, n'ayant guère de quoi distraire ma douleur, je me suis mis en quête d'un but et me suis attelé à une tâche à laquelle m'encourageaient depuis longtemps dame Patience et Geairepu le scribe. Ces premières pages constituent une tentative pour rédiger une histoire cohérente des Six-Duchés, mais j'ai du mal, je m'en suis vite aperçu, à garder l'esprit longtemps fixé sur un seul sujet, et je m'amuse donc avec d'autres traités, de moindre portée, sur mes théories de la magie, sur mes observations des structures politiques et sur les réflexions que m'ont inspirées certaines cultures étrangères. Lorsque l'inconfort atteint son apogée et que je suis incapable de trier convenablement mes idées pour les coucher sur le papier, je travaille sur des traductions ou je tente d'exécuter des copies lisibles de documents anciens. Je m'occupe les mains dans l'espoir de distraire mon esprit.

LE POISON DE LA VENGEANCE

L'écriture joue pour moi le rôle que la cartographie jouait pour Vérité : la minutie et la concentration exigées suffisent presque à faire oublier l'aiguillon de la dépendance et les souffrances résiduelles d'une ancienne intoxication. On peut se perdre dans de tels travaux et s'y oublier, ou bien aller plus profondément encore et retrouver de nombreux souvenirs de soi-même. Trop souvent, je m'aperçois que je m'écarte de l'histoire des Six-Duchés pour narrer celle de FitzChevalerie, et ces réminiscences me laissent face à celui que j'étais et à celui que je suis devenu.

Lorsqu'on s'absorbe profondément dans ce genre de compte rendu, on se rappelle une quantité surprenante de détails, mais tous les souvenirs que je ravive ne sont pas douloureux : j'ai eu plus qu'une juste part de bons amis, plus fidèles que je n'étais en droit de l'espérer ; j'ai connu des beautés et des joies qui ont mis à l'épreuve la résistance de mon cœur autant que les tragédies et la laideur. Cependant, je possède peut-être davantage de souvenirs sombres que la plupart des hommes ; rares sont ceux qui ont péri au fond d'un cachot ou qui peuvent se souvenir de l'intérieur d'un cercueil enterré sous la neige. L'esprit renâcle à évoquer de telles scènes ; une chose est de savoir que Royal m'a tué, une autre de me concentrer sur le détail des jours et des nuits où il m'a fait affamer puis battre à mort. Quand je revis cette période, certains instants parviennent encore, malgré les années, à me glacer les entrailles ; je revois les yeux de l'homme et j'entends le bruit de mon nez qui se brise sous son poing. Il existe encore un lieu que je visite en rêve, où je lutte pour rester debout en m'efforçant de ne pas songer au suprême effort à fournir pour tuer Royal. Je me rappelle sa gifle qui a fait éclater ma joue tuméfiée et dont je garde à ce jour une cicatrice sur le visage.

Je ne me suis jamais pardonné le triomphe que je lui ai concédé en me suicidant par le poison.

Mais plus douloureux que les événements que je garde en mémoire sont ceux que je n'ai pas vécus. Quand Royal m'a tué, je suis mort, et plus jamais je ne fus publiquement connu sous le nom de FitzChevalerie ; je ne renouai jamais de liens avec les habitants de Castelcerf qui m'avaient connu depuis que j'avais six ans ; je ne vécus plus jamais à Castelcerf, je n'allai plus jamais présenter mes respects à dame Patience, je ne m'assis plus jamais sur la pierre d'être aux pieds d'Umbre. Disparus, les rythmes des vies qui se mêlaient à la mienne ; des amis moururent, d'autres se marièrent, des enfants naquirent, ils devinrent des hommes, et de tout cela je ne vis rien. Bien que je ne possède plus le corps d'un jeune homme en bonne santé, beaucoup vivent encore qui m'appelaient « ami » et, parfois, j'aspire à les revoir, à leur serrer la main, à enterrer et laisser gésir en paix la solitude des années.

LES OUBLIÉS

C'est impossible.

Ces années me sont perdues, tout comme les années à venir que mes amis ont encore à vivre. Perdue aussi cette période, d'à peine un mois mais qui me parut bien plus longue, où je restai enfermé au cachot puis dans un cercueil. Mon roi était mort dans mes bras, mais je ne le vis pas inhumer ; je n'étais pas non plus présent au conseil qui suivit ma mort et où l'on me déclara coupable d'avoir pratiqué la magie du Vif et par conséquent mort en toute justice.

Patience vint réclamer mon corps ; ce fut l'épouse de mon père, autrefois si accablée d'apprendre qu'il avait engendré un bâtard avant leur union, qui me tira de ma cellule, ses mains qui lavèrent mon cadavre pour l'enterrer, qui disposèrent proprement mes membres et m'enveloppèrent dans le linceul. Pour des raisons connues d'elle seule, la maladroite, l'excentrique dame Patience nettoya mes blessures et les banda aussi soigneusement que si j'eusse été vivant ; elle ordonna qu'on creusât ma tombe et assista à l'ensevelissement de mon cercueil ; en compagnie de Brodette, sa chambrière, elle me pleura quand tous les autres, par peur ou par dégoût de mon crime, m'avaient abandonné.

Pourtant, elle ne sut rien de l'entreprise de Burrich et Umbre, mon mentor assassin, qui se rendirent quelques nuits plus tard sur ma tombe pour enlever la neige tombée entre-temps et les mottes de terre gelée qu'on avait jetées sur mon cercueil. Eux seuls étaient présents quand Burrich arracha le couvercle, sortit mon corps puis, grâce à sa propre magie du Vif, appela le loup à qui mon âme avait été confiée. Il la lui arracha et la renferma dans la chair meurtrie qu'elle avait fuie. Ils me ressuscitèrent et je retrouvai une forme humaine ; je me rappelai ce que c'était d'avoir un roi et d'être lié par un serment. Aujourd'hui encore, j'ignore si je les en remercie. Peut-être, comme l'affirme le fou, n'avaient-ils pas le choix. Peut-être ne peut-il y avoir ni remerciement ni reproche, seulement reconnaissance des forces qui nous menaient et nous liaient à notre inévitable destin.

RÉSURRECTION

On emploie des esclaves dans les Etats chalcèdes. Ils fournissent la main-d'œuvre pour les tâches pénibles : ils sont mineurs, souffleurs de forge, rameurs à bord des galères, éboueurs, ouvriers dans les champs, et putains ; curieusement, ils sont aussi bonnes d'enfants, précepteurs, cuisiniers, scribes et artisans qualifiés. Tout entière, la brillante civilisation de Chalcède, depuis les immenses bibliothèques de Jép jusqu'aux fontaines et aux thermes fabuleux de Sinjon, repose sur l'existence d'une classe d'esclaves.

Les Marchands de Terrilville constituent la principale source d'approvisionnement en esclaves. Autrefois, la plupart étaient des prisonniers de guerre, et Chalcède soutient officiellement que c'est encore le cas ; cependant, au cours des dernières décennies, il ne s'est pas produit de guerres suffisamment importantes pour répondre à la demande d'esclaves instruits. Les Marchands de Terrilville sont très habiles à découvrir d'autres sources où puiser et, lorsqu'on aborde ce sujet, on mentionne souvent la piraterie qui sévit dans les îles Marchandes. Les propriétaires d'esclaves des Etats chalcèdes ne font guère preuve de curiosité quant à la provenance de leur main-d'œuvre du moment qu'elle est en bonne santé.

La coutume de l'esclavage n'a jamais pris dans les Six-Duchés. Un homme condamné pour un délit peut être obligé de se mettre au service de celui à qui il a fait du tort, mais une limite de temps est toujours fixée et son statut n'est jamais moindre que celui d'un homme qui répare sa faute. Si le crime est trop odieux pour être racheté par le travail, le condamné le paye de sa vie. Nul ne devient jamais esclave dans les Six-Duchés et nos lois n'acceptent pas l'idée qu'une maisonnée puisse faire entrer des esclaves

LE POISON DE LA VENGEANCE

dans le royaume et les maintienne dans cet état. Pour cette raison, de nombreux esclaves chalcèdes qui acquièrent la liberté d'une façon ou d'une autre cherchent souvent dans les Six-Duchés une nouvelle patrie.

Ces esclaves apportent avec eux les coutumes et le savoir traditionnels de leur pays d'origine. Un conte m'est ainsi parvenu ; il traite d'une jeune fille qui était vecci, c'est-à-dire douée du Vif. Elle souhaitait quitter la maison de ses parents pour suivre l'homme qu'elle aimait et devenir sa femme ; ses parents le jugeaient indigne et interdirent à leur fille de se marier avec lui. Enfant trop respectueuse pour leur désobéir, elle était aussi femme trop ardente pour vivre sans son bien-aimé : elle s'allongea sur son lit et mourut de chagrin. Ses parents accablés l'enterrirent et se reprochèrent fort de ne lui avoir point permis de suivre son cœur. Mais, à leur insu, elle s'était liée à une ourse par le Vif et, quand elle mourut, l'ourse accueillit son esprit afin qu'il ne s'échappe pas du monde. Trois nuit après l'ensevelissement, la bête creusa dans la tombe et rendit l'esprit de la jeune fille à son corps. Sa résurrection fit d'elle une femme nouvelle qui ne devait plus rien à ses parents ; aussi quitta-t-elle le cercueil fracassé pour se mettre à la recherche de son bien-aimé. Le conte s'achève tristement car, ayant été ourse, elle ne fut plus jamais complètement humaine et son bien-aimée ne voulut pas d'elle.

C'est sur cette histoire que Burchard fonda sa décision de me libérer des geôles de Royal en m'empoisonnant.

★

La pièce était trop chaude et trop petite. Haleter ne me rafraîchissait plus. Je quittai la table et m'approchai de la barrique d'eau dans le coin. J'enlevai le couvercle et bus à longs traits. Cœur de la Meute leva les yeux avec un presque-grondement. « Sers-toi d'une timbale, Fitz. »

L'eau me dégoulinait du menton. Je le regardai à mon tour.

« Essuie-toi la figure. » Cœur de la Meute baissa le regard sur ses mains. Il y avait de la graisse dessus et il en frottait des lanières. Je reniflai l'odeur, puis me passai la langue sur les lèvres.

« J'ai faim, dis-je.

– Assieds-toi et termine ton travail. Ensuite, nous mangerons. »

J'essayai de me rappeler ce qu'il attendait de moi. De la main, il indiqua la table et je me souvins : il y avait d'autres lanières de cuir de mon côté de la table. Je me rassis sur la chaise dure.

« J'ai faim maintenant », dis-je. Encore une fois, il me regarda

RÉSURRECTION

d'une façon qui était comme un grondement. Cœur de la Meute était capable de gronder avec ses yeux. Je soupirai. La graisse qu'il utilisait sentait très bon. J'avalai ma salive, puis je baissai les yeux. Il y avait des lanières et des bouts de métal devant moi sur la table. Je restai un moment à les contempler. Cœur de la Meute finit par poser ses sangles et s'essuya les mains sur un chiffon. Il vint auprès de moi et je dus me tourner pour le voir. « Là, dit-il en montrant le cuir devant moi. C'est là que tu le réparas. » Il attendit que je prenne la lanière. Je me penchai pour la renifler et il me tapa sur l'épaule. « Ne fais pas ça ! »

Ma lèvre se retroussa, mais je ne grondai pas. Gronder le mettait très en colère. Je restai un moment les lanières dans les mains. Puis j'eus l'impression que mes doigts se souvenaient avant mon esprit et je les regardai travailler le cuir. Quand j'eus fini, je lui montrai la lanière et tirai dessus, fort, pour lui prouver qu'elle tiendrait même si le cheval rejetait la tête en arrière. « Mais il n'y a plus de chevaux », fis-je tout haut ; je venais de me le rappeler. « Tous les chevaux sont partis. »

Frère ?

J'arrive. Je me levai, me dirigeai vers la porte.

« Reviens t'asseoir », dit Cœur de la Meute.

Œil-de-Nuit m'attend, répondis-je. Puis il me revint qu'il ne pouvait pas m'entendre. Je l'en pensais capable s'il voulait s'en donner la peine mais il ne voulait pas. Je savais que si je m'adressais à lui ainsi, il me pousserait ; il ne me laissait guère parler à Œil-de-Nuit de cette façon. Il poussait même Œil-de-Nuit quand le loup me parlait trop. C'était très étrange. « Œil-de-Nuit m'attend, lui dis-je avec ma bouche.

– Je sais.

– C'est le bon moment pour chasser.

– Il est encore meilleur pour rester ici. J'ai à manger.

– Œil-de-Nuit et moi pourrions trouver de la viande fraîche. » J'en salivais d'avance : un lapin éventré, encore fumant dans la nuit d'hiver. Voilà ce qui me faisait envie.

« Œil-de-Nuit devra chasser seul cette nuit », répondit Cœur de la Meute. Il s'approcha de la fenêtre et entrouvrit les volets. Un courant d'air glacé entra. Je sentis l'odeur d'Œil-de-Nuit et, plus loin, celle d'un chat des neiges. Œil-de-Nuit gémit. « Va-t'en, lui dit Cœur de la Meute. Allons, va chasser, va te nourrir. Je n'ai pas assez à manger pour toi. »

LE POISON DE LA VENGEANCE

Œil-de-Nuit s'écarta de la lumière qui tombait de la fenêtre. Mais il n'alla pas trop loin. Il m'attendait, mais je savais qu'il ne pourrait pas attendre longtemps. Comme moi, il avait faim.

Cœur de la Meute se rendit auprès du feu qui rendait la pièce trop chaude. Une marmite était posée à côté ; il la tira vers lui avec le tisonnier et ôta le couvercle. De la vapeur s'éleva, accompagnée d'odeurs : grains de blé, racines et un tout petit parfum de viande, presque effacé par la cuisson. J'avais si faim que je reniflai pour mieux le percevoir. Je commençai à gémir, mais Cœur de la Meute me fit à nouveau son grondement d'œil. Je retournai sur la chaise dure et j'attendis.

Il lui fallut très longtemps. Il enleva toutes les lanières de la table et les pendit à un crochet. Puis il rangea le pot de graisse. Puis il apporta la marmite bouillante sur la table. Puis il sortit deux bols et deux gobelets. Il versa de l'eau dans les gobelets. Il sortit un couteau et deux cuillers. Dans le buffet, il prit du pain et un petit pot de confiture. Il remplit de ragoût le bol posé devant moi, mais je savais que je n'avais pas le droit d'y toucher. Je ne devais pas manger tant qu'il n'avait pas coupé le pain pour m'en donner un morceau. J'avais le droit de tenir le pain, mais pas de le manger tant qu'il n'était pas assis, avec son assiette, son ragoût et son pain.

« Prends ta cuiller », me rappela-t-il, puis il s'assit lentement sur sa chaise juste à côté de moi. Le pain et la cuiller à la main, j'attendis et j'attendis encore. Je ne le quittais pas des yeux mais je pouvais m'empêcher de mâcher dans le vide. Cela le mit en colère. Je refermai la bouche. Enfin : « Nous allons manger », dit-il.

Mais l'attente n'était pas terminée. J'avais le droit de prendre une bouchée à la fois. Je devais la mâcher et l'avalier avant d'en prendre une autre, sans quoi il me donnait une taloche. Je ne pouvais prendre de ragoût que ce que contenait la cuiller. Je saisis le gobelet et bus. Il me sourit. « Bien, Fitz. C'est bien. »

Je lui rendis son sourire, mais je mordis alors trop largement dans le pain et il fronça les sourcils. Je m'efforçai de mâcher lentement, mais j'avais trop faim maintenant et la nourriture était là et je ne comprenais pas pourquoi il m'empêchait de manger. Il me fallut longtemps pour terminer. Il avait fait exprès de servir le ragoût trop chaud, pour que je me brûle la langue si je prenais de trop grosses bouchées. Je ruminai un moment cette idée. Puis : « Tu as fait exprès de servir la nourriture trop chaude. Pour que je me brûle si je mange trop vite. »

RÉSURRECTION

Un sourire apparut lentement sur son visage. Il hocha la tête.

Je finis quand même de manger avant lui. Je dus rester sur ma chaise en attendant qu'il ait terminé lui aussi.

« Alors, Fitz, dit-il enfin. La journée n'a pas été trop mauvaise, hein, mon garçon ? »

Je le regardai.

« Réponds quelque chose, fit-il.

– Quoi ? demandai-je.

– N'importe quoi.

– N'importe quoi. »

Il fronça les sourcils et j'eus envie de gronder, parce que j'avais fait ce qu'il m'avait dit de faire. Au bout d'un moment, il se leva et alla chercher une bouteille. Il versa quelque chose dans son gobelet, puis il me tendit la bouteille. « Tu en veux ? »

Je me reculai. Rien que l'odeur me piquait le nez.

« Réponds.

– Non. Non, c'est de la mauvaise eau.

– Non : c'est de la mauvaise eau-de-vie. De l'eau-de-vie de mûre qui ne vaut rien. Je détestais ça, mais toi tu aimais bien. »

Je soufflai par le nez pour me débarrasser de l'odeur. « Nous n'avons jamais aimé ça. »

Il posa la bouteille et le gobelet sur la table, se leva et alla ouvrir la fenêtre. « Va chasser, j'ai dit ! » Je sentis Œil-de-Nuit faire un bond, puis s'enfuir. Œil-de-Nuit a peur de Cœur de la Meute autant que moi. Une fois, j'ai attaqué Cœur de la Meute. J'étais resté longtemps malade, mais j'allais mieux. Je voulais sortir chasser et il refusait. Il était devant la porte et j'ai sauté sur lui. Il m'a frappé avec son poing, puis il m'a tenu couché par terre. Il n'est pas plus grand que moi, mais il est plus méchant et plus rusé. Il connaît beaucoup de façons d'empêcher de bouger et la plupart font mal. Il m'a longtemps tenu par terre, sur le dos, la gorge découverte, offerte à ses crocs. Chaque fois que je remuais, il me tapait. Œil-de-Nuit a grondé dehors, mais pas trop près de la porte, et il n'a pas essayé d'entrer. Quand j'ai gémi pour demander grâce, il m'a encore tapé. « Tais-toi ! » a-t-il dit. Quand je me suis tu, il a repris : « Tu es jeune. Je suis plus vieux et j'en sais plus que toi. Je me bats mieux que toi, je chasse mieux que toi. Je suis au-dessus de toi. Tu feras tout ce que je voudrai. Tu feras tout ce que je te dirai. Tu as compris ? »

Oui, lui ai-je répondu. Oui, oui, c'est l'esprit de la meute, je comprends, je comprends. Mais il m'a encore tapé et il a continué à me

LE POISON DE LA VENGEANCE

tenir, la gorge offerte, jusqu'à ce que je lui dise avec ma bouche :
« Oui, je comprends. »

Revenu à la table, Cœur de la Meute versa de l'eau-de-vie dans mon gobelet. Il le posa devant moi, là où j'étais obligé de sentir l'odeur. Je reniflai.

« Essaye, fit-il. Rien qu'un peu. Tu aimais ça, avant ; tu en buvais en ville, quand tu étais plus jeune et que tu ne devais pas entrer sans moi dans les tavernes. Ensuite, tu mâchais de la menthe en croyant que je ne remarquerais rien. »

Je secouai la tête. « Je n'aurais pas fait ce que tu m'avais interdit. J'ai compris. »

Il fit le bruit qui ressemble à éternuer et s'étrangler. « Oh, tu faisais très souvent ce que je t'avais interdit de faire ! Très souvent. »

Je secouai encore la tête. « Je ne m'en souviens pas.

– Pas encore. Mais ça viendra. » Du doigt, il désigna mon gobelet.
« Vas-y, goûte. Juste un peu. Ça te fera peut-être du bien. »

Et parce qu'il l'avait ordonné, je goûtai. L'eau me piqua la bouche et le nez, et je n'arrivai pas à me débarrasser du goût en soufflant par le nez. Je renversai ce qui restait dans le gobelet.

« Eh bien ! Patience serait contente. » Il n'ajouta rien. Il me fit prendre un chiffon pour essuyer ce que j'avais renversé ; puis il me fit faire la vaisselle dans l'eau et je dus la sécher, en plus.

★

Parfois je me mettais à trembler et je tombais sans raison. Cœur de la Meute essayait de m'empêcher de bouger. Parfois les tremblements me faisaient m'endormir. Quand je me réveillais, j'avais mal. J'avais mal à la poitrine, mal au dos. Parfois je me mordais la langue. Je n'aimais pas ces moments-là. Ils faisaient peur à Œil-de-Nuit.

Et parfois il y avait quelqu'un d'autre avec Œil-de-Nuit et moi, quelqu'un qui pensait avec nous. Il était très petit mais il était là. Je ne voulais pas qu'il soit là. Je ne voulais personne, plus jamais, personne d'autre qu'Œil-de-Nuit et moi. Il le savait et il se faisait si petit que la plupart du temps il n'était pas là.

★

Plus tard, un homme vint.

RÉSURRECTION

« Un homme vient », dis-je à Cœur de la Meute. Il faisait sombre et le feu baissait. Le bon moment était passé pour la chasse. La nuit était là. Bientôt elle nous ferait dormir.

Sans répondre, il se leva vivement mais sans bruit et prit le grand couteau qui était toujours sur la table. Il me fit signe de me mettre dans le coin, hors de son chemin. Il s'approcha doucement de la porte et tendit l'oreille. Dehors, j'entendais l'homme marcher dans la neige. Puis je sentis son odeur. « C'est le gris, dis-je. Umbre. »

Alors il ouvrit très vite la porte et le gris entra. Les odeurs qui l'accompagnaient me firent éternuer. Il sentait toujours la poudre de feuilles sèches et plusieurs sortes de fumées. Il était maigre et vieux, mais Cœur de la Meute se conduisait toujours comme s'il était plus haut dans la meute. Cœur de la Meute ajouta du bois sur le feu. La pièce devint plus lumineuse et plus chaude. Le gris repoussa son capuchon en arrière. Il me regarda un moment avec ses yeux clairs, comme s'il attendait quelque chose ; ensuite, il parla à Cœur de la Meute.

« Comment est-il ? Mieux ? »

Cœur de la Meute fit bouger ses épaules. « Quand il vous a senti, il a prononcé votre nom. Il n'a pas eu de crise de la semaine, et, il y a trois jours, il m'a réparé un harnais ; c'était du bon travail.

– Il ne cherche plus à mâcher le cuir ?

– Non. Du moins quand je le regarde. Et puis c'est un ouvrage qu'il connaît par cœur ; ça réveillera peut-être quelque chose en lui. » Il eut un rire bref. « Si on n'arrive à rien, on peut toujours vendre le harnais. »

Le gris s'approcha du feu et tendit les mains vers les flammes. Elles étaient tachées. Cœur de la Meute sortit sa bouteille d'eau-de-vie. Ils burent dans des gobelets. Il m'en donna un avec un fond d'eau-de-vie, mais il ne me força pas à le goûter. Ils parlèrent longtemps, longtemps, de choses qui n'avaient rien à voir avec manger, dormir ni chasser. Le gris avait appris quelque chose à propos d'une femme. Elle pouvait être très importante, devenir un point de ralliement pour les duchés. Cœur de la Meute dit : « Je ne veux pas en parler devant Fitz. J'en ai fait la promesse. » Le gris lui demanda s'il pensait que je comprenais, et Cœur de la Meute répondit que cela ne changeait rien, qu'il avait donné sa parole. J'avais envie de me coucher, mais ils m'obligèrent à rester sans bouger sur une chaise. Quand le vieux dut partir, Cœur de la Meute dit : « C'est très

LE POISON DE LA VENGEANCE

dangereux de venir ici pour vous ; la route est longue. Vous arriverez à rentrer ? »

Le gris sourit. « J'ai mes méthodes, Burrich. » Je souris aussi en me rappelant qu'il avait toujours été fier de ses secrets.

★

Un jour, Cœur de la Meute sortit en me laissant seul. Il ne m'attachait pas. Il dit seulement : « Tu as des flocons d'avoine ici ; si tu veux manger pendant mon absence, il faudra que tu te rappelles comment les faire cuire. Si tu sors par la porte ou la fenêtre, ou même si tu ouvres la porte ou la fenêtre, je le saurai et je te battrai à mort. Tu as compris ?

– Oui », répondis-je. Il avait l'air très en colère contre moi mais je ne me rappelais pas avoir fait quelque chose qu'il m'avait interdit. Il ouvrit une boîte et y prit des choses. Surtout des bouts de métal ronds. Des pièces. Je me souvenais d'un autre objet : il était brillant et recourbé comme une lune, et il sentait le sang quand je l'avais eu. Je m'étais battu pour l'avoir. Je ne me rappelais pas en avoir eu envie mais je m'étais battu et j'avais gagné. Je n'en voulais plus. Il le tint par la chaîne pour l'observer, puis le mit dans une poche. Cela m'était égal qu'il l'emporte.

Je commençai à avoir très faim avant son retour. Quand il arriva, il y avait une odeur sur lui. L'odeur d'une femelle. Pas forte, et mélangée à celles d'une prairie. Mais c'était une bonne odeur et elle me donna envie de quelque chose qui n'était pas à boire ni à manger ni à chasser. Je m'approchai de lui pour le renifler mais il ne s'en aperçut pas. Il prépara le gruau et nous mangeâmes ; puis il s'assit devant le feu avec l'air très triste. Je me levai et allai chercher la bouteille d'eau-de-vie. Je la lui apportai avec un gobelet. Il prit la bouteille et la timbale mais ne sourit pas. « Demain, je t'apprendrai peut-être à rapporter, me dit-il. Ça, tu arriveras peut-être à le faire convenablement. » Puis il but toute l'eau-de-vie de la bouteille et en ouvrit une autre après. Je le regardai. Quand il s'assoupit, je pris son manteau avec l'odeur. Je l'étendis par terre, me couchai dessus et m'endormis en le flairant.

Je fis un rêve mais il n'avait pas de sens. Il y avait une femelle qui sentait comme le manteau de Burrich et je ne voulais pas qu'elle s'en aille. C'était ma femelle mais, quand elle partit, je ne la suivis pas.

TABLE

Prologue : Les oubliés	9
1. Résurrection	13
2. La séparation	41
3. La quête	65
4. La route du fleuve	87
5. Confrontations	111
6. Le Vif et l'Art	143
7. Bauge	165
8. Gué-de-Négoce	187
9. Assassin	209
10. La foire à l'embauche	239
11. Berger	259
12. Soupçons	283

**Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en mars 2008
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
61250 Lonrai**

N° d'édition : N.01EUCN000244.N001

N° d'impression : 081019

Dépôt légal : avril 2008

Imprimé en France

Extrait de la publication